BULLETIN CRITIQUE

[La Rédaction publie à cette place les comptes-rendus d'ouvrages récemment parus qui ont une portée générale, qui intéressent une discipline, un genre, une doctrine, une méthode, en réservant aux périodiques spécialisés la critique des ouvrages de détail ou de sujet limité. Les auteurs et éditeurs sont priés d'adresser les ouvrages susceptibles d'être annoncés, et éventuellement les notices qui s'y rapportent, au rédacteur en chef de la *Revue :* M. J. Marouzeau, 4, rue Schœlcher, Paris, XIV^{e}.]

J. B. Hofmann, *Lateinische Umgangssprache* (Indogermanische Bibliothek, hrsg. von H. Hirt et W. Streitberg, I, 17). Heidelberg, Winter, 1926, xvi & 184 pages.

Il faut bien prendre garde au titre de ce livre, qui n'annonce pas une étude sur ce que nous sommes habitués à appeler un peu à la légère « le latin vulgaire ». Le temps n'est plus où, pour étudier les divers aspects du latin, on se croyait obligé d'abord de les cataloguer et de leur attribuer des appellations exclusives : « sermo cotidianus, vulgaris, plebeius, rusticus... L'abus de ces spécialisations, la hâte de définir par avance ce qu'on voulait observer, la difficulté de trouver assez de réalités linguistiques pour remplir les cadres préalablement établis avaient conduit, on le sait, voici un quart de siècle, à une sorte de faillite des études du latin vulgaire; M. K. von Ettmayer écrivait encore en 1916 dans son *Vulgärlatein :* « C'est à peine si nous avons avancé d'un pas la solution théorique du problème. »

On a peu à peu repris la question avec une méthode différente, en tirant parti surtout des études de non-latinistes, ou du moins de non-spécialistes du latin. Il est curieux, par exemple, de voir à quel point l'étude de M. Hofmann est pénétrée des idées et des méthodes de M. Ch. Bally. Trop peut-être, du moins en principe. Car M. Hofmann a l'air, dans son Introduction, de vouloir ramener toute l'étude de la langue, comme l'étude du style, à la détermination du degré d'affectivité de l'énoncé. Le rôle de l'affectif dans la caractérisation du langage est, comme l'a abondamment montré M. Bally, essentiel, dominant; il n'est pas exclusif. En particulier, toute une catégorie de faits auxquels M. Hofmann ne fait qu'une brève allusion dans sa préface, mais qui tiennent une grande place dans ses relevés, trouvent leur explication dans une considération d'un tout autre ordre, celle des circonstances qui accompagnent l'énoncé. Il

n'y a pas toujours lieu de distinguer entre procédés vulgaires et procédés littéraires; c'est M. Bally encore qui a indiqué que parfois les uns et les autres dérivent d'un même état d'esprit et révèlent des dispositions assez semblables (*Le langage et la vie*, p. 46). Mais on peut toujours, avec profit, interpréter et classer les procédés d'après les besoins d'expression d'un sujet donné, parlant ou écrivant; on verra alors souvent se rejoindre la prose littéraire, celle de l'éloquence, avec la langue de la conversation; on verra le style dramatique toucher au dialogue de tous les jours, la grande poésie même voisiner avec la langue vulgaire. Interjection, interrogation oratoire, apostrophe, suspension, hyperbole..., sont-ce là procédés savants ou procédés vulgaires? On ne sait plus, tant chacun les tire à soi suivant la démonstration qu'il veut faire. Procédé vulgaire ou procédé savant que la métaphore? Cicéron observe déjà qu'elle caractérise la langue du peuple comme celle de la haute poésie. Que l'ellipse? Elle est également fréquente chez Virgile et chez Plaute. Que la composition? Les esclaves de la comédie fabriquent plus de mots composés qu'Ennius. Le classement des procédés doit se faire non pas selon les genres et selon les styles, mais selon les intentions et les circonstances. Le mérite du livre de M. Hofmann est d'avoir adopté un bon principe de classement; l'objection qu'il soulève est que, dans les cadres établis, il eût pu faire entrer bien d'autres faits que ceux qui appartiennent à la « Umgangssprache », et, de ce fait, son titre, qui nous apparaissait d'abord assez compréhensif, se révèle encore peut-être trop étroit.

Dans la dernière partie de son Introduction, l'auteur mentionne rapidement une considération qui peut être de la plus grande importance pour caractériser la langue non littéraire; c'est le principe de l' « économie d'expression », qui fait que le sujet parlant se dispense de traduire tout ce qui, dans les circonstances où il parle, est supposé connu, ce qui est le fond commun de sa pensée et de celle de l'interlocuteur, ce qui résulte de la mise en scène et qui réprésente l' « état de la question ». Le sujet parlant prend son point de départ beaucoup plus loin que l'écrivain, qui a besoin de mise au point, de préparation; celui qui parle épie à chaque moment de l'énoncé le point de compréhension où en est son interlocuteur; de là des abréviations, raccourcis, sous-entendus, appels au connu, expressions par allusion; de là aussi des recherches, renouvellements d'expressions destinés à éviter le banal, le rebattu... M. Hofmann, après avoir justement signalé le rôle de l'interlocuteur dans l'expression de la pensée, n'en a peut-être pas tiré dans la suite de l'exposé tout le parti qu'il convenait.

Il y a un dernier point sur lequel j'aurais aimé voir M. Hofmann formuler une doctrine avec quelque précision. Les innombrables exemples qui illustrent son exposé nous présentent une langue en somme extrêmement disparate, et qui va de la plus complète banalité à l'originalité la

plus marquée. Il y a là deux aspects opposés, quoique également caractéristiques de la langue populaire, qu'il valait la peine de distinguer et d'expliquer. La confusion entre « vulgaire » et « commun » est une de celles qui ont le plus faussé l'étude du latin parlé. Pour la dissiper, il convient de faire appel dans une large mesure aux conditions de la vie en société : milieu, relations, circonstances, habitudes professionnelles... Un des résultats de cette analyse serait d'amener une fois de plus à modifier la ligne de démarcation qu'on trace d'ordinaire entre langue savante et langue vulgaire et de faire apparaître des distinctions plus essentielles peut-être, et qui expliqueraient mieux certains caractères communs à l'une et à l'autre.

M. Hofmann s'est inspiré, disais-je, des idées et des doctrines de M. Ch. Bally. Il se trouve que justement M. Bally vient de résumer en un volume quelques-unes de ses études de stylistique les plus importantes sous le titre :

Ch. Bally, *Le langage et la vie*. Paris, Payot, 1926, 237 pages. 20 fr.

C'est un plaisir sans pareil que de suivre, à travers les dédales de l'analyse linguistique, un guide aussi perspicace, aussi original, aussi sûr de sa pensée et maître de son expression. On a le sentiment qu'aucune subtilité, aucune obscurité ne saurait résister à l'analyse pénétrante de l'auteur, qu'aucune forme, aucune apparence ne saurait dissimuler à ses yeux la réalité linguistique ou psychologique, tantôt évidente et convaincante dès l'abord, tantôt imprévue et paradoxale[1]. Si l'on pouvait faire un reproche à M. Bally, c'est d'être doué d'une faculté d'abstraction à désespérer parfois son lecteur ; plus d'une page demande à être relue et étudiée à loisir ; il faut souvent une véritable contention d'esprit pour s'assimiler des distinctions dont la subtilité semble n'avoir rien coûté à l'auteur ; ainsi, quand il définit *style* et *stylistique* (p. 111), *indice* et *signe* (p. 110), *procédé* et *procès* (p. 109), *langue*, *langage* et *parole* (passim).

La partie essentielle de l'ouvrage est le chapitre qui reproduit, avec des modifications, le petit livre paru antérieurement sous le titre « Le langage et la vie », et, au point de vue du latin, les pages essentielles sont peut-être celles qui sont consacrées à « Deux conceptions de la linguistique » (p. 97 et suiv.).

On sait quelle conception originale s'est faite de la stylistique M. Bally : « Pour moi, la tâche de la stylistique consiste à rechercher quels sont les types expressifs qui, dans une période donnée, servent à rendre les mouvements de la pensée et du sentiment des sujets parlants, et à étudier les effets produits spontanément chez les sujets entendants par l'em-

1. J'en donnerai pour preuve nouvelle le récent article de l'auteur dans la *Festschrift* L. Gauchat, sur *L'expression des idées de sphère personnelle et de solidarité dans les langues indo-européennes*.

ploi de ces types » (p. 108). « Il y a une stylistique comparative qui, en étudiant les caractères généraux d'une langue, enseigne à reconstituer l'organisme de cette langue, sa structure, sa charpente, sa grammaire au sens large du mot, et une stylistique interne, qui cherche à fixer les rapports établis entre la parole et la pensée chez le sujet parlant ou entendant, qui étudie la langue dans ses rapports avec la vie réelle, et de telle façon que la pensée qu'elle y trouve exprimée est presque toujours affective de quelque manière » (p. 110-111). Quiconque est familier avec les idées de M. Bally aura relevé dans ces définitions les termes essentiels : « types expressifs, vie, pensée affective », et dégagera l'idée fondamentale de la doctrine, qui reparaît p. 181 : « Tel est le mécanisme de l'*expressivité* linguistique...; c'est l'étude de cette partie du système linguistique que j'ai proposé d'appeler stylistique ». On s'est plus d'une fois inquiété de voir M. Bally restreindre (ou élargir) ainsi le sens du mot, et ramener l'étude du style à être essentiellement une enquête sur l'affectivité. La critique prévue fournit à l'auteur l'occasion d'une précision à laquelle il convient de donner toute sa portée : « Je n'ai jamais prétendu que le langage affectif existât indépendamment du langage intellectuel, et que la stylistique étudiât le premier à l'exclusion du second ; elle les étudie tous deux dans leurs rapports réciproques et examine dans quelle proportion ils s'allient pour composer tel ou tel type d'expression » (p. 114). A la bonne heure! et voilà des précisions de nature à prévenir bien des malentendus. D'autant plus que M. Bally profite de l'occasion pour donner toute l'extension possible à sa définition de la stylistique qui, en théorie du moins, « doit faire la part égale à la phonétique, au vocabulaire et à la grammaire ». Il y a une valeur expressive des sons, indépendante de la nature des mots qu'ils servent à former; il y a une expressivité des mots, presque indépendante de leur sens (et M. Bally rejette avec raison cette idée que les mots doivent toujours avoir un sens fondamental); il y a une expressivité syntaxique, du fait que l'identification du signe avec une valeur unique n'est possible que par une espèce d'abstraction historique. Toutes ces idées, fondées surtout par l'observation du français actuel, cadrent tellement avec celles que m'a suggérées l'étude du latin et dont j'ai fait depuis deux ans l'objet de l'un de mes cours, que j'aurais mauvaise grâce à les approuver avec trop de complaisance.

On se doute de ce qu'une méthode comme celle de M. Bally fait gagner à quiconque voit dans une langue l'expression de la vie plutôt qu'une construction de l'intelligence, et interroge les textes plus que les grammaires. Il se dégage des conceptions de M. Bally une vision plus nette et plus juste de ce qu'est la langue, de ce que sont ses rapports avec la vie, la pensée et le sentiment exprimés par les œuvres. « Une source intarissable d'idées fausses découle, par exemple, de la confusion perpétuelle

entre un idiome et les œuvres littéraires dont il est le véhicule. On ne cesse de répéter que le latin est une langue éminemment logique; les arguments linguistiques de cette thèse sont plus que contestables; il s'agit d'un déplacement de la perspective ; on reporte sur la langue l'impression dominante que nous laissent un grand nombre de classiques latins » (p. 90). Qu'on me permette d'en rester sur cette citation, qui a de quoi faire honnir M. Bally par plus d'un latiniste; elle touche à un point de science, mais aussi à un point de méthode si essentiel que j'espère rencontrer prochainement l'occasion d'en reprendre l'examen.

J. Marouzeau.

Paul Rumpf, *L'étude de la latinité médiévale*; thèse présentée à la Faculté des lettres de l'Université de Fribourg. Tiré à part de l'*Archivum Romanicum*, t. IX. Genève, 1925, in-8°, 78 pages.

Le mot de *latinité*, employé par M. Rumpf dans son titre, est, selon l'usage français, une impropriété : M. Rumpf ne veut pas parler des caractères de la langue latine au moyen âge, comme l'indiquerait normalement ce mot, mais, d'une façon beaucoup plus large, de la langue et surtout de la littérature latines à cette époque. Son travail porte sur les modes divers dont a été conçue et pratiquée jusqu'ici l'étude de la littérature latine médiévale et sur le rôle qu'il convient désormais de lui attribuer. A cet important sujet il s'est préparé par une lecture abondante, qui lui a permis, notamment dans les pages 9 à 33 (et quelques réserves qu'appellent ses interprétations), de rassembler un certain nombre de textes intéressants pour l'histoire des études relatives aux lettres latines et françaises du moyen âge. Mais son information étendue ne paraît pas avoir été dominée par une pensée suffisamment ferme. On eût accueilli avec plaisir un exposé historique d'où se seraient ensuite dégagées telles ou telles idées doctrinales. En réalité, M. Rumpf s'est fait, dès le début, le prisonnier de certaines autorités. Son livre, bien qu'au fond il soit quelque chose de plus, se présente comme une étude des idées de M. Paul Lehmann sur la philologie « médiolatine ». Point de vue trop étroit, d'autant, — et c'est plus grave, — que les idées de M. Rumpf lui-même en ont été faussées.

Car ce n'est pas seulement des théories de M. Paul Lehmann que M. Rumpf a l'esprit occupé : c'est des travaux de toute l'école allemande, représentée, avant M. Lehmann, par L. Traube, W. Meyer et P. de Winterfeld. Quand M. Rumpf parle des médiolatinistes, on a bien l'impression que c'est surtout de ces savants qu'il veut parler. Or, ayant défini leur position (p. 33-41), il s'applique ensuite à montrer comment l'étude de la littérature latine médiévale a conduit, depuis vingt-cinq années environ, à des vues toutes nouvelles sur la littérature française du moyen âge. Les pages qu'il consacre à ce sujet représentent une information

généralement bonne[1]. Mais comment laisser penser que ce renouvellement ait pu avoir son origine dans les travaux de l'école allemande? M. Paul Lehmann a publié en 1922, en l'accompagnant d'un recueil de textes, un volume intitulé *Die Parodie im Mittelalter* : rien n'y dénote la connaissance de la place énorme que tient la parodie dans la littérature en langue vulgaire. Les mérites de M. Lehmann n'en sont pas diminués et ses travaux n'en demeurent pas moins excellents; mais c'est donner une fausse idée des choses que de paraître lui attribuer, à lui ou à ses prédécesseurs, un rôle qu'ils n'ont point eu. Les vrais précurseurs de l'idée sont en France : qu'on lise seulement la page d'Eugène de Certain publiée en 1855, dont M. Rumpf a reproduit une partie en sa page 43.

Voilà pour l'histoire. Quant à la doctrine, M. Rumpf écrit dans sa conclusion : « L'étude littéraire du moyen âge s'inspirait jusqu'à hier d'un principe aujourd'hui condamné, celui des origines nationales. Il en faut un autre. Les médiolatinistes nous en fournissent un, celui de la continuité du latin. Nous le croyons juste. » Le groupe des médiolatinistes auquel pense M. Rumpf fournit, en effet, ce principe de la continuité et le fournit à l'exclusion de tout autre. C'est une insuffisance que M. Rumpf leur passe bien à tort. Il y a autant d'erreur à s'en tenir uniquement à ce principe qu'au principe des origines nationales. Il est entendu que l'Europe du moyen âge a présenté une remarquable unité spirituelle et que les nations communiquaient alors entre elles avec une étonnante facilité. Il est entendu que la littérature latine, ancienne et médiévale, jette sur les littératures médiévales en langue vulgaire de lumineuses clartés. Encore faut-il étudier, dans la littérature latine elle-même, les germes de cette évolution qui devait finalement la noyer en une pluralité de littératures nationales. Et ceux-là mêmes qui ont tant fait en ces derniers temps pour le renouvellement de notre histoire littéraire du moyen âge n'ont pas juré sur une formule aussi étroite que celle que M. Rumpf a cru pouvoir recueillir auprès des « médiolatinistes ».

Le travail de M. Rumpf, qui respire d'ailleurs la probité, sera lu avec curiosité et même avec sympathie par ceux qui connaissent les questions dont il traite; mais ceux qui, ignorant ces questions, voudront s'en faire une idée tout à fait juste, ne devront pas s'en remettre complètement à l'exposé qu'ils en trouveront dans cet opuscule.

Edmond FARAL.

Lucrèce, De rerum natura. Commentaire exégétique et critique précédé d'une introduction sur l'art de Lucrèce et d'une traduction des Lettres et Pensées d'Épicure, par A. ERNOUT et L. ROBIN, t. I, livres I et II

1. Il y faudrait cependant ajouter aujourd'hui plusieurs publications françaises. Voir *Romania*, t. XLVI (1920), p. 512; t. XLIX (1923), p. 204; t. L (1924), p. 321, et *Revue des Études latines*, t. I (1923), p. 26; etc.

(Collection de commentaires d'auteurs anciens publiée sous le patronage de l'Association Guillaume Budé). Paris, Société d'édition « les Belles-Lettres », 1925, CXXIII & 369 pages.

Voilà un livre dont il faut saluer l'apparition avec empressement. On a si souvent regretté de voir la Collection Budé se borner à n'être qu'un recueil de textes et de traductions qu'il fait plaisir de voir inaugurer avec tant d'éclat une série de véritables commentaires, et on doit féliciter l'entreprise d'édition d'avoir consacré si libéralement un fort volume au tiers du texte de Lucrèce.

Ce commentaire a un mérite particulier : il est le fruit d'une collaboration, l'œuvre d'un latiniste, qui est à la fois philologue et linguiste, et d'un helléniste, qui est philosophe en même temps que philologue. Lucrèce ne demandait pas moins, puisque sa doctrine se rattache directement à la philosophie grecque, tandis que sa langue pose les problèmes les plus délicats relatifs à l'histoire et à la formation de la langue latine. Il faut souhaiter que cet exemple soit suivi, pour que tombe l'objection qu'on entend faire souvent contre les éditions de textes très spécialisés; pour réaliser des éditions aussi nécessaires que le seraient celles de Pline l'ancien, Vitruve, Sénèque (Questions naturelles), il est indispensable que les philologues appellent à leur aide savants et techniciens.

Les deux commentaires de cette édition sont heureusement conjugués et entremêlés; l'explication philosophique n'est pas surajoutée, n'est pas un luxe, mais elle vient à chaque instant éclairer le texte, préparant ou enrichissant l'interprétation de la langue (cf., par ex., I, 1008 et suiv.).

La grande séduction du commentaire philologique, c'est, si j'ose dire, qu'il a « un sens général »; j'entends par là qu'il est autre chose qu'une masse d'observations de détail, telles que peut les suggérer la lecture du poète; il représente une démonstration d'ensemble; il fait apparaître des idées directrices, il procède de conceptions arrêtées sur la langue, la pensée et l'art de l'écrivain; on ne peut le parcourir sans voir peu à peu surgir, s'affirmer, s'enrichir de traits précis l'image du poète-philosophe : écrivain probe, qui met rigoureusement la langue au service de sa pensée, qui s'accommode des exigences du style scientifique, sans craindre les redites, les lourdeurs, les gaucheries (cf. p. XLI, XLV); artiste par tempérament, mais aussi étranger qu'il est possible à « l'art pour l'art »; écrivain sans prétentions, archaïque de vocabulaire et de style, non de formes et de phonétique[1], c'est-à-dire par obéissance à une sorte de tradition poétique et non par pose ou affectation (p. XXIII et suiv.); soucieux surtout de ne pas faire violence à la langue de son temps[2],

1. On saura gré à M. Ernout d'avoir contribué à corriger sur ce point un préjugé fondé surtout, comme pour Salluste, sur l'orthographe d' « aspect » archaïque que conservent traditionnellement les éditions de classe.

2. Je n'irai pourtant pas jusqu'à souscrire au jugement de Lambin (p. XLII,

même pour des créations pourtant nécessaires à son exposé (cf. p. XXXII le chiffre relativement réduit des néologismes) ; versificateur sans invention et sans théories, comme l'a montré M. W. A. Merrill par la comparaison avec Virgile, assez gêné du reste par la forme métrique (p. LI), qui l'oblige à faire appel, suivant les besoins, à toutes les ressources de la langue : emploi des diminutifs, des composés, des fréquentatifs (p. 92), usage des formules et clichés métriques (fin de vers *necessest*, p. 51, *esse uidemus*, p. 57). Les observations de cet ordre ont une portée considérable, car elles tendent à illustrer ce principe essentiel de stylistique que le choix des mots et des formes est déterminé par les commodités d'emploi et par les habitudes prises, c'est-à-dire par la nature extérieure de l'énoncé, non moins que par le sens dit fondamental et les besoins de la pensée.

Les observations relatives au style proprement dit ne sont pas moins intéressantes ; entre autres, je signale celles qui ont trait à la variété du ton dans ce poème qui, à un lecteur superficiel, paraît tout d'une pièce et monotone. M. Ernout, à la lumière de certains faits de langue, a fort bien su discerner, à côté des tirades grandiloquentes ou des exposés arides, les passages familiers, où le ton devient aimable et presque plaisant (v. 398-417), à l'occasion ironique ou même parodique (v. 372).

Les remarques les plus personnelles et les plus intéressantes sont celles qui concernent l'histoire de la langue ; on retrouvera avec plaisir, à la place que leur assigne le commentaire, les explications si convaincantes que M. Ernout a publiées ailleurs : sur le groupe asyndétique */erae pecudes* (p. 11), sur la formule *tempore puncto* (p. 251).

Enfin, on découvrira avec satisfaction l'explication de plusieurs leçons intéressantes que l'édition antérieure nous avait proposées sans justification : le *templa* de II, 28 ; le *numine* de II, 623 ; le *mirabile debet* de III, 465, etc. ; on notera que, dans la plupart des cas où le texte des manuscrits fait difficulté, c'est dans un sens conservateur que M. Ernout prend parti (avec quelque invraisemblance peut-être en ce qui concerne le dernier exemple cité).

Dans un commentaire aussi abondant et varié on aurait mauvaise grâce à exiger, entre toutes les parties, entre tous les détails, une coordination parfaite ; quoique l'auteur ait multiplié les renvois et les rappels, il subsiste çà et là quelques discordances dans l'explication ; je signale à M. Ernout que (v. 3) le sens de « terres cultivées » ne suffit pas à expliquer le pluriel « terras » (cf. v. 29 et surtout II, 1000) ; que si « mortales », au vers I, 32, signifie « les hommes opposés aux dieux », il désigne plus ordinairement (cf. II, 1153) « les humains par opposi-

note) : « Non M. Tullii, non C. Caesaris orationem esse puriorem » ; ce serait faire trop bon marché de bien des disparates que M. Ernout est le premier à signaler au cours de son commentaire.

tion aux animaux », et n'est souvent que le synonyme poétique de « homines » (II, 76); que « ualeo » auxiliaire (I, 108) est d'emploi familier plutôt que poétique dans Horace : « si ualeo stare »; que « uementer » = ualde (II, 1024) est familier dans la Correspondance de Cicéron...

M. Ernout aura certainement noté pour l'erratum final les rectifications de lapsus typographiques : p. XLII, note : Aelius; p. 8, l. 14 : πόντου πλάκα; p. 16, l. 3 : laudem; p. 112, l. 7 d'en bas : intactile; p. 119, l. 3 d'en bas : uacuum; p. 289, l. 8 : quam uela; p. 335, l. 1 : leti..., et enfin à chaque rappel de feuille la restitution de l'orthographe *De rerum natura*.

Si j'avais un regret à exprimer à l'occasion de ce riche commentaire, c'est qu'il ne soit pas riche de bibliographie. A propos de chaque question, de chaque difficulté, M. Ernout nous propose son opinion, sa solution personnelle, et nous avons tout à y gagner; mais nous aimerions aussi être mis au courant de l'état des principales questions par des références bibliographiques plus nombreuses. Un peu plus de documentation eût rendu service à qui veut reprendre pour son compte l'étude du texte, et n'eût fait que mettre davantage en lumière l'originalité du commentaire.

J. MAROUZEAU.

Cornelius Nepos. Œuvres, avec introduction, bibliographie, notes, grammaire, lexiques et illustrations documentaires, par A.-M. GUILLEMIN (Collection d'auteurs latins d'après la méthode historique). Paris, Hatier, 1925, 276 pages.

Cette édition de Cornelius Nepos destinée à l'enseignement secondaire, c'est-à-dire aux élèves de cinquième et de quatrième, à de tout jeunes enfants qui en sont à leur premier contact avec les écrivains anciens, a pour objet de les initier aux connaissances techniques nécessaires pour la continuation de leurs études et en même temps à l'intelligence du texte qu'ils traduisent.

L'auteur a voulu mettre entre leurs mains les instruments propres à assurer la connaissance de la grammaire, du vocabulaire et des *realia*. La partie grammaticale forme un court recueil dont la consultation est facilitée par les renvois incessants des notes; afin de ne pas dépasser le niveau des esprits auxquels il s'adresse, tout ce qui n'est que curiosité a été tenu à l'écart; en revanche, l'auteur a signalé avec insistance les habitudes latines avec lesquelles l'élève a intérêt à faire connaissance le plus tôt possible : emploi des démonstratifs et des réfléchis, modes des propositions relatives, articulation de la proposition complétive, introduction et structure du discours indirect, etc... Le vocabulaire est précisé par des notes destinées à fournir non pas un expédient propre à remédier à un embarras momentané, mais bien la connaissance du sens habituel ou fré-

quent de mots et d'expressions usuels. Enfin, tout ce qui concerne les coutumes antiques, mœurs, costume, ameublement, armement, etc..., a été réuni dans un lexique spécial dont chaque article présente un aperçu fort court et sans prétention scientifique, mais suffisant pour illustrer le texte et imprimer dans l'esprit des élèves des souvenirs nets et durables.

L'auteur a cherché aussi à dégager des récits du vieil historien les leçons de morale et de littérature qu'ils sont propres à offrir. Les notes signalent une narration ingénieuse, un portrait bien présenté, mais aussi une gaucherie, une négligence. Elles soulignent l'intérêt de certains aperçus psychologiques. Car, si des intelligences adultes ne peuvent qu'être frappées de la médiocrité de Cornelius Nepos, âme de plus de bonne volonté que d'envergure, en revanche, cet auteur un peu court d'haleine est fort bien à la mesure de jeunes esprits encore incapables de jouir d'une littérature plus choisie. Si le professeur veut bien glaner dans le recueil et négliger les vies sans relief et sans intérêt, ses élèves s'amuseront de certaines biographies piquantes et un peu romanesques; ils y acquerront la connaissance d'une foule d'anecdotes qui font aujourd'hui partie du bagage héréditaire de l'humanité et auxquelles les littératures anciennes et modernes ont fait de si fréquentes allusions qu'il serait dangereux de les leur laisser ignorer.

N.

E. K. RAND, *A new approach to the text of Pliny's letters*. Harvard Studies in classical philology, vol. XXXV, 1924, p. 137-169.

Le nouveau mémoire de M. Rand est un épisode d'une discussion engagée depuis 1922. En publiant avec la collaboration de M. Lowe son étude sur le fragment de manuscrit de la correspondance de Pline récemment remis en lumière et conservé aujourd'hui dans la bibliothèque de Pierpont Morgan[1], M. Rand s'est efforcé de faire prévaloir son sentiment personnel sur ce fragment. Il le tient pour détaché du *Parisinus*, manuscrit disparu depuis la Renaissance, mais bien connu cependant pour avoir fourni à Alde des leçons de son édition de 1508 et à G. Budé les extraits qui lui ont servi à compléter le recueil des lettres de Pline qu'il possédait. Ce recueil, ainsi complété, est, comme chacun sait, conservé aujourd'hui à la bibliothèque d'Oxford sous le nom de *Bodleianus*.

La thèse de M. Rand a été contestée par un savant non moins compétent en ces matières, M. E. T. Merrill. M. Rand lui a répliqué une première fois par un mémoire de 112 pages, paru en 1923, et consacré à la tradition des neuf premiers livres de la correspondance de Pline[2]. Il a été amené

1. E. A. LOWE and E. K. RAND, *A sixth-century fragment of the letters of Pliny the Younger*, 1922.

2. Cf. *Harvard Studies in Classical Philology*, XXXIV, 1923, p. 79-191, et le compte-rendu que j'ai donné de ce mémoire dans le *Journal des Savants*, 1er juillet 1924.

dans cet ouvrage à élargir beaucoup sa thèse. Il n'y est plus question du seul fragment Pierpont Morgan, mais bien de la place à faire dans l'établissement du texte de Pline au *Parisinus*, je veux dire à ses deux témoins, Alde et G. Budé. M. Rand plaide chaudement la cause d'Alde et sacrifie un peu G. Budé. M. Merrill au contraire attribue la plus haute valeur à G. Budé dont, pour la première fois, il a donné toutes les variantes dans l'apparat de son édition de 1922[1], et cela au détriment d'Alde, auquel il reproche d'avoir mêlé à son texte des conjectures personnelles ou non qui rendent méconnaissables les leçons du *Parisinus*.

Le nouveau mémoire de M. Rand est la continuation de celui de 1923 et concerne le dixième livre des lettres renfermant la correspondance de Pline et de Trajan. On sait que la tradition de cette partie[2] est entièrement différente de celle des neuf premiers livres. Publiée pour la première fois en 1502, elle ne repose sur aucun manuscrit venu jusqu'à nous, mais seulement sur des éditions datant du début du XVI^e^ siècle : celles d'Avantius (1502), de Béroald (1502), de Catanée (1506 et 1518), d'Alde (1508), et sur les annotations de G. Budé contenues dans le *Bodleianus*. Cette tradition de si basse époque recouvre cependant un manuscrit de valeur, notre même *Parisinus*, dont sont témoins Alde et G. Budé. Les sources d'Avantius sont médiocres et il semble que les autres éditeurs n'aient rien apporté d'original.

Sur ce terrain comme sur le précédent, mais au milieu d'un concours de circonstances qui aggrave l'importance du choix, l'éditeur doit donc opter entre Alde et G. Budé. M. Merrill, précédé par H. Keil, accorde de nouveau ses préférences à G. Budé, tandis que M. Rand conserve les siennes à Alde. Pour M. Merrill, le *Bodleianus* l'emporte de beaucoup sur l'*Aldine* : « *Duos testes*, dit-il, *editionem Aldinam et apographum Bodleianum habemus, quorum Bodleianum multo locupletius est, cum Aldus coniecturas suas inutiles non raro textui iniecisset*[3]. » Pour M. Rand, au contraire, l'*Aldine* a été sousestimée et il s'efforce d'en relever la valeur par un examen ingénieux et nourri de faits. Après avoir écarté le texte d'Avantius qui, de l'aveu même de son auteur, repose sur une copie du *Parisinus* « *mancus et deprauatus* »[4], qui, de plus, est taré par des conjectures fantaisistes, et sur la mince valeur duquel chacun s'accorde, M. Rand examine successivement les relations d'Alde et de G. Budé, les conjectures de l'*Aldine*, et ses conclusions sont nettement en faveur de cette dernière : « A l'exception des leçons données en note (dans les

1. *C. Plini Caecili Secundi epistularum libri decem*, recensuit E. T. MERRILL. Teubner, 1922.

2. Pour plus d'exactitude, il faudrait distinguer les lettres 1-40 et 41-121. J'omets cette distinction pour plus de rapidité.

3. *Op. cit.*, p. XXIII.

4. *A new approach*, etc..., p. 143..

pages précédentes), j'accepterais, dit-il, le texte entier de l'*Aldine* pour la seconde section du livre X (lettres 41-121)...; c'est l'édition *Aldine* et et non le *Bodleianus* qui est notre meilleur témoin de l'ancien *Codex Parisinus* des lettres de Pline[1]. »

Il est difficile aux profanes de juger les coups dans un tournoi mettant aux prises des adversaires préparés comme le sont les deux champions. Si M. Merrill a acquis en l'espèce une compétence unique par l'œuvre colossale de ses nouvelles collations des manuscrits pliniens, M. Rand, d'autre part, apporte dans la lutte le bel entrain de la passion et une documentation personnelle et solide. Malheureusement, tant de données subjectives entrent en jeu dans les problèmes de ce genre qu'on ne saurait, sans s'exposer à un leurre, poursuivre une solution nettement objective. L'éditeur consciencieux ne peut se désintéresser de la valeur intrinsèque des documents traditionnels, mais dans chaque cas particulier il doit faire entrer, en outre, en ligne de compte une foule d'autres considérations; celles des lois de la critique verbale, du sens des passages considérés, des habitudes de l'auteur et de son époque, etc... Il en résulte, fort heureusement pour lui, la possibilité de se mettre au travail avant que les spécialistes ne soient d'accord. En l'espèce, s'il m'est permis, après expérience faite, d'exprimer modestement mon opinion, j'estime que l'*Aldine* et le *Bodleianus* rendent les plus grands services pour l'établissement du texte de Pline et qu'ils sont assez souvent d'accord pour ne pas éveiller de trop grandes angoisses chez qui veut les utiliser.

A. GUILLEMIN.

Félix GRAT, *Nouvelles recherches sur Tacite*. Extrait des *Mélanges de l'École française de Rome*, t. XLII (1925).

Cet article se divise en deux parties. La première est intitulée : *Un nouveau manuscrit de la Germanie*; la seconde : *Deux manuscrits nouveaux des Annales et Histoires*. Il a été très remarqué, et à juste titre. Nous ne saurions trop féliciter son auteur d'avoir employé son séjour au palais Farnèse à des recherches dans les manuscrits latins du Vatican, ordre d'études qui jusqu'à présent n'avait guère attiré les jeunes Farnésiens; de l'avoir fait avec une méthode scientifique et un enthousiasme exemplaires; d'avoir obtenu enfin des résultats assez heureux pour que les futurs membres de notre École française de Rome soient vivement encouragés à l'imiter.

Le manuscrit *Ottoboni 1209* de la bibliothèque Vaticane, que nous présente M. Grat, date du xv^e^ siècle; il contient le *Catilina* et le *Jugurtha* de Salluste et la *Germanie* de Tacite. Les éditeurs, tant de Salluste que

1. *A new approach*, etc..., p. 169.

de Tacite, ne l'ont pas jusqu'ici utilisé. M. Grat en a fait une étude très solide; il a bien montré que ce manuscrit devait être rapproché du fameux *Aesinus* et du *Vaticanus 1862*; que, cependant, il était autre chose qu'une copie de l'un ou de l'autre. Qu'est-il au juste? M. Grat ne se hasarde pas à le dire, et on ne peut que louer sa prudence dans une question aussi embrouillée que celle de la tradition manuscrite de la *Germanie*. Toutefois, à lire le tableau comparatif des doubles leçons de l'*Aes.*, de l'*Ott.* et du *Vat.*, que M. Grat a dressé, nous nous sommes demandé s'il n'aurait pas pu pousser un peu plus avant son étude. Qu'il nous permette de dire ici, à l'aide des matériaux que son article nous fournit, dans quel sens nous aurions souhaité que la recherche fût développée.

L'*Ott.* est beaucoup plus près du *Vat.* que de l'*Aes.* Cela saute aux yeux. M. Grat s'est borné à constater que les deux manuscrits ont en commun trois variantes que ne donne pas l'*Aes.*; il y a d'autres remarques à faire.

1° Comme l'observe M. Grat, le copiste de l'*Ott.* a fait preuve de plus de conscience que d'intelligence : à quatre reprises, il a inséré dans le texte des variantes du manuscrit qu'il avait sous les yeux. A dire vrai, il se peut aussi qu'il se soit borné à reproduire des bévues dues à un scribe antérieur. Ce qui provoque notre remarque, c'est que les quatre fautes sont groupées : elles sont, l'une au fol. 135 (*Arnobę al. Arbonęę*), la deuxième au fol. 137 (*caeruli uel lei*), deux au fol. 138 (*perinde al. proinde; conuincto orbe al. cuncto*); par la suite, — la *Germanie* occupe les fol. 135 à 160, — on ne trouve plus de fautes de ce genre : nous serions assez porté à croire, dans ces conditions, que les dites erreurs sont imputables à un scribe qui n'aurait copié que les premiers chapitres de la *Germanie*, puis aurait été remplacé par un autre; comme M. Grat ne nous signale pas de changement de main dans l'*Ott. 1209*, c'est donc que les fautes en question existaient dans le manuscrit qu'il avait sous les yeux : c'est celui-ci qui devait être dû à la collaboration de deux scribes.

Quoi qu'il en soit, les variantes ainsi insérées dans le texte sont-elles des variantes de l'*Aes.* ou des variantes du *Vat.?* La première et la quatrième sont communes aux deux manuscrits; mais la deuxième et la troisième sont des variantes du *Vat.* N'est-ce pas la preuve que, si l'un de ces deux manuscrits est la source de l'*Ott.*, c'est le *Vat.* et non l'*Aes.?*

2° Un autre ordre de faits nous apporte une preuve non moins convaincante. Dans les deux cas où l'*Ott.* a inséré dans le texte une variante du *Vat.*, la variante correspond à la leçon de l'*Aes.*, et le texte à la variante de ce manuscrit. La présence dans le texte de l'*Ott.* et du *Vat.* de la leçon donnée par l'*Aes.* comme variante se remarque dans dix autres cas : *assueuerunt, longant, labore, rara, noscendi, dulgibini, ac, sic,*

Stato, *Veudigni* [*Veusdigni Vat.*]. Sur ces dix cas, il y en a trois où, comme pour *caeruli* et *perinde*, le *Vat.* et l'*Ott.* donnent comme variante la leçon qui est dans le texte de l'*Aes.*; donc, sur douze cas en tout, cinq chassés-croisés; trois fois ni le *Vat.* ni l'*Ott.* ne donnent de variante; trois fois (*assueuerunt uel int*, *rara uel o*, *noscendi uel a*) le *Vat.* est seul à la donner.

3° L'*Ott.* offre à deux reprises une leçon qui lui est propre (nous ne parlons que des leçons signalées par M. Grat dans son tableau comparatif). S'agit-il de leçons originales, dignes de retenir l'attention, ou de conjectures, ou de simples fautes? Il s'agit de fautes de scribe. La première, *parata* au lieu de *data*, dans la phrase : *hoc paratus equus*, *hoc data arma denuntiant* (18, 3), provient d'une dittographie. La seconde est plus significative. On lit (43, 3) dans l'*Aes.* : *heluetonas*; dans le *Vat.*, *Heluetonas uel c* (suscrit); dans l'*Ott.* : *heluectonas*. N'est-il pas évident que la leçon de l'*Ott.* provient d'un amalgame des deux leçons proposées par le *Vat.*? Le cas est à rapprocher des quatre fautes par insertion d'une variante dans le texte que nous avons signalées plus haut.

Ainsi l'*Ott.* et le *Vat.* soutiennent entre eux de très étroits rapports. Est-ce à dire que l'*Ott.* soit une copie directe du *Vat.*? Si les doubles leçons de l'un et de l'autre concordaient absolument, ce serait une forte présomption : encore ne pourrait-on rien affirmer avant d'avoir vérifié la correspondance des autres éléments du texte. Mais l'*Ott.* offre quatre doubles leçons qui lui sont communes avec l'*Aes.* et que le *Vat.* ne donne pas. Supposera-t-on, dans ces conditions, que c'est une copie du *Vat.* revue sur l'*Aes.*? Mais cette hypothèse ne tient pas devant les trois faits suivants : 40, 1, *Reudigni* (*V* suscrit) *Aes.*, *Veudigni Ott.*, *Veusdigni Vat.*; 43, 4, *religionis* (*regionis* marge) *Aes.*, *regionis Ott.*, *religionis Vat.*; 45, 5, *queue* (*uero* marge) *Aes.*, *quę uero Ott.*, *que ue Vat* On constate dans ces trois cas l'accord de l'*Ott.* et de l'*Aes.*? contre le *Vat.*

La conclusion qui nous paraît s'imposer, c'est que l'*Ott.* et le *Vat.* n'ont pas entre eux de rapports directs, mais dérivent d'un même manuscrit, qui représente une tradition indépendante de la tradition de l'*Aes.* Les deux traditions avaient d'ailleurs été confrontées; leurs courants s'étaient mêlés. C'est pourquoi l'*Aes.* donne plusieurs fois, comme deuxième leçon, la leçon de la tradition concurrente et, inversement, la tradition de l'*Aes.* se retrouve dans les variantes de l'*Ott.* et du *Vat.*

On voit par ces observations en quoi consiste l'intérêt de l'*Ott. 1209*. Il vient s'ajouter à la liste déjà longue des manuscrits de la *Germanie*, qui sont tous, comme lui, du xv^e^ siècle. Nous ne croyons pas qu'il soit appelé à rendre beaucoup de services aux éditeurs. Du moins attire-t-il de nouveau l'attention sur le problème si délicat du classement des ma-

nuscrits de la *Germanie*[1]. S'il nous était permis, en terminant, d'exprimer là-dessus une opinion, nous dirions que les trois familles X, Y, Z, entre lesquelles sont répartis ces manuscrits, se réduisent peut-être à deux, Z d'une part, X-Y de l'autre : ceci pour la *Germanie* seulement, la situation n'étant pas la même pour le *Dialogue* et pour l'*Agricola*. Mais nous ne nous sommes que trop écarté des limites d'un compte-rendu. Rentrons-y pour complimenter à nouveau M. Grat, dont nous examinerons dans un prochain article les recherches sur les *Annales* et les *Histoires*.

L.-A. CONSTANS.

On a déjà plusieurs fois signalé dans cette Revue l'activité de l'école philologique d'Upsal. En voici quelques nouveaux échantillons :

H. HAGENDAHL, *Studia Ammianea*. Diss. d'Uppsala (Uppsala Univers Arsskr., 1921), XVI & 142 pages.

ID., *De abundantia sermonis Ammianei* (Eranos, vol. XXII, 1924, p. 161-216).

Qui veut se faire une idée de la manière d'Ammien Marcellin et de son rôle d'épigone dans la littérature classiciste doit se reporter aux observations pénétrantes de Norden (*Die antike Kunstprosa*, t. II, p. 646 et suiv.). Mais Norden se défend (p. 650) de faire plus qu'esquisser le sujet, et il appelle de ses vœux, en même temps qu'une bonne édition d'Ammien, une étude approfondie sur son style. L'édition est venue, c'est celle de Clark (Berlin, 1910-1915), et l'étude du style vient de nous être donnée par M. Hagendahl dans les deux ouvrages que voici.

M. Hagendahl reconnaît au style d'Ammien trois qualités principales : « color poeticus, uariatio, abundantia ». L'examen des deux premières est l'objet de la brochure principale; ce découpage paraîtra au premier abord très artificiel, au moins à qui attend une monographie complète sur le style de l'auteur. Mais M. Hagendahl n'a rien voulu nous offrir de tel, et il faut peut-être l'en féliciter. Une monographie peut être intéressante pour l'historien de la littérature, ou plutôt pour le critique littéraire; elle a le tort, pour l'historien de la langue, d'éparpiller l'attention, de grouper des éléments sans lien entre eux, de présenter sous forme de synthèse ce qui doit être analysé. M. Hagendahl a choisi trois traits dans le portrait de son auteur, et il les étudie avec la préoccupation de les rattacher à des tendances, de les ramener à des catégories. Il amorce ainsi d'autres monographies, dont la réunion pourrait un jour nous conduire à faire enfin l'histoire du latin impérial et à en caractériser l'évolution.

1. Cf., en dernier lieu, sur ce sujet, H. Goelzer, éd. Guillaume Budé, p. 159 et suiv.

Des études de ce genre, méthodiquement coordonnées, permettraient en particulier de reconnaître le rôle, le sens et les accidents de la tradition, de définir la théorie, les procédés et la psychologie de l'imitation; elles aboutiraient aussi à observer le jeu des deux tendances contradictoires qui régissent l'évolution du vocabulaire littéraire : tendance à la répétition et recherche de la variété, et à définir les aspects et les phases du conflit : constitution de formules, de clichés, ruptures, réadaptations, etc. (cf. p. ex. *De abundantia*, p. 177). On n'aura réalisé un véritable progrès dans la connaissance du latin des bas siècles que lorsqu'on aura analysé la façon dont des écrivains souvent très inférieurs à leur tâche parviennent à se mouvoir dans le chaos d'un vocabulaire composite, accumulé par une production littéraire ininterrompue de six ou huit siècles, et à travers lequel nul usage vivant ne pouvait servir de guide. Des études comme celles de M. Hagendahl, bien qu'entreprises sans ambition et sans vues générales, sont peut-être de nature à servir d'amorce pour une telle entreprise.

C'est presque sous le même titre *De abundantia...* que je serais tenté de ranger cette autre étude d'Upsal :

E. Tidner, *De particulis copulativis apud scriptores Historiae Augustae quaestiones selectae* (Comment. Academ. Uppsala). Berlings, 1922, 146 pages.

Car l'intérêt d'un pareil travail ne me semble pas être là où le place l'auteur. Cataloguer dans 150 pages les exemples de particules de liaison employées plus ou moins conformément à l'usage classique ou à la logique, surtout quand il s'agit d'une œuvre aussi disparate que l'*Historia Augusta*, prouve peut-être assez peu. Sans doute, il faut être très reconnaissant à l'auteur de nous fournir ainsi un répertoire aussi complet que possible; mais je lui demanderai si l'intérêt des exemples qu'il a accumulés n'est pas autant dans les mots liés par les particules que dans les particules elles-mêmes. N'y avait-il pas là une occasion précisément d'observer un cas curieux d'*abundantia?* Il semble bien que la prédilection des écrivains médiocres pour les groupes binaires du type « solutus ac liber, animis atque pectoribus, operis et laboris, quadruplatores ac delatores, etc. », traduise le besoin de loger le plus possible de ces synonymes approximatifs qui encombrent la mémoire des écrivains venus trop tard dans un monde littéraire trop vieux, et il y aurait là peut-être à entreprendre un travail de discrimination entre synonymes, qui ne serait pas sans intérêt pour l'histoire du vocabulaire dans la littérature traditionnelle.

L'étude philologique confine à l'histoire de la littérature dans les re-

cherches poursuivies depuis plusieurs années par M. K. Witte sur la composition poétique. La dernière étude publiée par l'auteur :

K. Witte, *Die Geschichte der römischen Elegie*, I : Tibull. Erlangen, 1924, 122 pages,

est destinée à établir la continuité d'un certain type de poésie, de Théocrite à Virgile, de Virgile à Horace et d'Horace à Tibulle..., en attendant la suite. La thèse de M. Witte, c'est que les auteurs de poésies mineures ont appliqué à ce genre, par imitation des Grecs, un art de composition aussi rigoureux que complexe, qu'on peut exprimer par des schémas arithmétiques, et qui repose essentiellement sur deux principes : celui de l'encadrement : type *a-b-a* (p. ex., trente vers encadrés entre deux fois quinze), et celui des unités emboîtées (der ineinandergearbeiteten Einheiten!) : type *a-b-a*, *b-c-b*, etc.

Ces deux principes lui fournissent un fil conducteur à travers le labyrinthe des deux littératures; ne l'égarent-ils pas parfois? Sur ce point je renvoie à l'étude qu'a publiée M. Hubaux dans la *Revue de philologie*, 1923, p. 87 et suiv., à propos des précédentes démonstrations de l'auteur, et je n'insiste pas sur l'abus qu'il y a à fonder sur des habitudes communes à Tibulle, Horace et Virgile, une conclusion comme celle de la p. 111 : « Virgile, Horace, Tibulle sont une constellation dans laquelle le rôle du soleil revient à Virgile. Il rayonne sur Horace et Tibulle. Horace, à son tour, transmet à Tibulle la lumière qu'il a reçue! »

Quant au jugement qu'on peut porter sur la technique, tout l'étalage de chiffres de M. Witte ne m'enlève pas mon scepticisme. Les deux aspects de la composition qu'étudie M. Witte me paraissent renfermer à peu près tous les cas possibles. Un poète qui n'avance pas de plain-pied (et quel poète se résigne à la démarche prosaïque qui aurait pour schéma *a b c d e f*...?) ne peut guère échapper aux diverses variétés d'encadrement qu'étudie M. Witte; et que prouvent les schémas observés, surtout si on se montre trop aisément disposé à tirer parti de leur régularité quand ils sont exactement symétriques, et de leur variété, quand ils ne le sont qu'à demi? M. Albertini a montré dans une thèse récente à quel point est inconséquente la composition de Sénèque : je parie que, si on voulait bien, on arriverait pourtant à la faire rentrer dans le système de l' « Umrahmung » ou de la technique des « ineinandergearbeiteten Einheiten ». J'exagère? Alors, une concession de bonne foi à M. Witte : c'est que ces grands auteurs de petits poèmes subissent étrangement la séduction des formes symétriques : symétrie d'un hémistiche ou d'un vers à l'autre par la disposition des mots, équilibre de certains groupes de vers ou voisins ou équidistants, correspondance des développements ou des morceaux détachés. Mais il n'y a là qu'un cas particulier de cette recherche du

rythme qui est à la base de la poésie latine, bien plus que de la grecque, et c'est dans ce sens et dans cette mesure que les tableaux et les chiffres de M. Witte sont susceptibles de nous instruire.

J. MAROUZEAU.

I. — Sœur Mary Columkille COLBERT, *La syntaxe du « De civitate Dei » de saint Augustin*. Washington, 1923, 105 pages.

II. — Sœur Wilfrid PARSONS, *Étude sur le vocabulaire et la rhétorique des lettres de saint Augustin*. Washington, 1923, 280 pages.

III. — Sœur Inviolata BARRY, *Saint Augustin, l'orateur;* étude sur les qualités oratoires des « Sermones ad populum » de saint Augustin. Washington, 1924, 261 pages.

Ces trois études forment les volumes III, IV et VI des « Patristic studies » de l'Université catholique d'Amérique. Elles ont été évidemment inspirées par le même animateur, le professeur Deferrari.

I. — L'ouvrage de sœur M. C. Colbert est sans doute la première étude spéciale qui ait été faite de la syntaxe de saint Augustin; telle qu'elle est, elle rendra de grands services : elle eût été beaucoup plus utile encore si l'auteur s'était décidé à un travail moins modeste.

Le but de l'ouvrage est de confronter pas à pas la syntaxe de saint Augustin avec la syntaxe classique; malgré les qualités didactiques de cette méthode, il est clair que le travail y perd beaucoup d'originalité. L'auteur prend pour plan et pour base de son étude la grammaire de Schmalz exclusivement; chaque article rappelle d'abord, d'après Schmalz, l'usage classique, puis donne quelques exemples et toutes les références des passages du « De civitate Dei » qui s'en écartent. Ce parallèle, trop timide et trop servile, semble plutôt la préparation d'un travail qui n'est pas poussé assez avant; nous ne pénétrons pas vraiment dans les caractères personnels de la syntaxe et de la pensée de saint Augustin, et nous sommes plus gênés qu'éclairés par la norme cicéronienne constamment interposée entre lui et nous.

Signalons cependant, parmi les passages particulièrement intéressants, ceux sur la fréquence des termes abstraits, sur l'extension des emplois du génitif, sur l'emploi des pronoms, qui ont perdu presque entièrement la précision classique de leurs sens, sur l'emploi de l'indicatif au lieu du subjonctif dans l'interrogation indirecte et dans certaines propositions subordonnées, sur l'extension des emplois de l'infinitif et du participe par l'influence des traductions du texte grec de la Bible, etc. En particulier, la formule « absit... », d'un emploi si fréquent chez saint Augustin, est bien étudiée, tantôt équivalent d'un substantif de souhait accompagné de « utinam », tantôt répondant à la tournure classique « tantum abest ut... ».

L'introduction historique donne des aperçus utiles sur les divers élé-

ments qui ont dû influencer la syntaxe d'Augustin; mais elle est trop oubliée dans la suite de l'ouvrage, et l'on ne sait pas toujours si telle particularité doit être attribuée à la langue de la conversation, à l'enseignement des rhéteurs, à des hellénismes ou hébraïsmes venus par les traductions de la Bible, ou enfin à des provincialismes.

Ajoutons que, puisque l'auteur étudiait la syntaxe de saint Augustin d'un point de vue historique, la comparaison avec les langues romanes lui eût fourni plusieurs remarques intéressantes, par exemple sur l'évolution du sens des pronoms et des prépositions, sur la construction par *quod* remplaçant la construction par *ut*, sur l'emploi du participe en *-tus* avec *habeo*, et en général l'emploi de la périphrase avec les formes de *esse* et *habere*.

II. — L'ouvrage de sœur Parsons comprend en réalité deux études, sans autre lien entre elles que de porter toutes deux sur les lettres de saint Augustin : une étude de vocabulaire et une étude de style.

L'étude du vocabulaire est ainsi divisée :

Chap. I. Les dérivés (nom, adjectif, verbe, adverbe, diminutifs). — Saint Augustin, comme tous les Pères latins, forge des dérivés ou transcrit des mots grecs abstraits toutes les fois que la langue classique ne lui offre pas de ressources suffisantes; les formations les plus fréquentes sont pour les substantifs celles en *-ia* et *-ntia* (consequentia), en *-tas* (falsitas), en *-tor* et *-sor* (salvator); pour les adjectifs celles en *-alis*, *-ilis*, *-bilis;* pour les verbes celles en *-sco* et *-fico*, à côté de la série très importante des dénominatifs de noms ou d'adjectifs (cibare, breviare). Les adverbes et diminutifs sont d'un emploi plus fréquent et plus libre qu'en prose classique.

Chap. II. Les composés. — Ils sont d'autant plus nombreux que le « sermo plebeius » en avait déjà beaucoup, et que par ailleurs ils contribuent à donner de l'emphase au style. Les préfixes les plus fréquents sont *con-* et *prae-*. Il y a même des composés hybrides, moitié grecs moitié latins (condiaconus, daemonicola).

Chap. III. Les mots étrangers. — La plupart sont grecs. Il y a quelques mots hébreux (gehenna) et des noms propres puniques.

Chap. IV. Particularités de flexion. — La déclinaison des mots d'emprunt étrangers est très hésitante; ainsi le nom du baptême a trois formes : « baptismus -i, baptismum -i, baptisma -atis ». Noter encore les comparatifs et superlatifs les plus inattendus : « immortalior, omnipotentissimus ».

Chap. V. Sémantique. — L'auteur a placé dans ce chapitre sans unité toutes les remarques qu'il n'avait pu faire entrer dans les précédents.

On voit par cette seule analyse que l'étude est consciencieuse et méthodique. Seulement l'auteur ne parvient pas à se dégager des listes de mots ou de références pour s'élever à quelques idées générales, et condamne ainsi son travail à n'avoir d'autre utilité que de fournir un dépouillement partiel pour un futur lexique de saint Augustin.

La seconde partie de l'ouvrage concerne la rhétorique et le style des lettres de saint Augustin. En réalité, on y trouve surtout des chiffres assez dépourvus d'éloquence : les lettres contiennent 27 corrections, 119 exclamations, 472 interrogations, 45 litotes, 34 présomptions, 9 prétéritions et 2 prosopopées, soit 708 figures de rhétorique pour 2,005 pages du *Corpus* de Vienne ! Et tout le reste est à l'avenant. Est-ce faire avancer l'étude du style que de la réduire à n'être qu'une sèche statistique des tropes et des figures ?

III. — Le même défaut est poussé à ses extrêmes conséquences dans l'ouvrage de sœur Inviolata Barry.

Ce livre est annoncé comme une étude de « saint Augustin orateur », à propos des « Sermones ad populum ». Mais l'auteur a conçu son étude un peu comme un jeu de patience, destiné à découvrir dans les « Sermones » le plus de figures possible, voulues ou inconscientes, réelles ou imaginaires. C'est le triomphe de la statistique : les « Sermones » contiennent 807 polyptotons, 552 parachèses, 1,402 « dialecticons », 108 épidiorthoses...! Une cinquantaine de figures aux noms étranges défilent ainsi, flanquées d'interminables listes de références ; d'ingénieux tableaux condensent les résultats de l'étude en colonnes de chiffres ; et sœur Barry a poussé le raffinement jusqu'à calculer les pourcentages...

Voici par ces trois ouvrages, composés pour ainsi dire en série, la bibliographie de saint Augustin un peu plus encombrée. Sœur Barry se flatte dans sa préface que la méthode de statistique soit appliquée pour la première fois en Amérique à l'étude des œuvres anciennes. Si l'on veut qu'il en résulte un progrès réel pour l'intelligence de l'œuvre de saint Augustin, il faudra une mise en œuvre dont ces ouvrages ne fournissent à vrai dire que la préparation.

Sans doute peut-on compter sur l'activité infatigable du professeur Roy Joseph Deferrari, qui a inspiré ces études, et qui vient d'en provoquer une série parallèle sur saint Ambroise, pour tirer parti de tant de matériaux amassés par de bonnes ouvrières et pour faire fructifier comme il convient une discipline de travail si supérieurement organisée.

P. LEMERLE.

A propos de la méthode J. Bezard.

M. J. Bezard ne s'étonnera sans doute pas que, deux ans après la publication de son *Étude élémentaire du latin* (Vuibert, 1923), on entreprenne encore d'en parler. M. Bezard conquiert chaque jour des lecteurs et des disciples nouveaux ; son goût pour les discussions pédagogiques apparaît dans son petit livre à ce point sincère et vif, la curiosité excitée par ses publications a été si générale, qu'auteur et lecteurs ne sauraient trouver tardive aujourd'hui et désormais périmée une étude détaillée et critique de cette méthode. L'attention que nous avons apportée à cette

lecture compensera le retard que nous avons mis à prendre connaissance de la méthode, et l'intérêt dont est si plein l'ouvrage de M. J. Bezard, profitant à notre propre travail, soutiendra, nous l'espérons, l'attention de nos propres lecteurs.

Parmi les idées nouvelles qui font l'attrait de l' « Introduction » de J. Bezard, je signalerai celle qui m'a paru la plus pratique : la lecture dispersée décrite p. 144. On répartit les éléments d'une phrase entre plusieurs élèves : le premier lira la proposition principale à proprement parler; le second telle subordonnée, etc.; ainsi la lecture court d'un coin à l'autre de la classe. Quand l'explication et la construction traînent sur quelque difficulté, cette lecture-analyse facilite la mise au point du problème et sa solution. Je me félicite d'y avoir eu recours, en pareil cas, dans quelques classes de quatrième.

Certains conseils, pour ne pas compter parmi les éléments nouveaux de la méthode Bezard, n'en méritent pas moins toute l'importance qui leur est accordée. J'insiste sur quelques-uns de ces points seulement.

Les professeurs des classes élémentaires de latin apprennent rapidement quelle valeur ont les réponses des élèves les plus faibles pour la conduite de leurs classes; ce fait même les oblige à l'égard de ces élèves à une attitude que n'ont pas à observer les professeurs des classes supérieures à partir de la troisième. Pendant les années de début surtout, enseigner c'est essentiellement interroger, et interroger les élèves dont on ne peut prévoir la réponse et dont la réponse est par là même instructive pour le professeur; en ce sens, les élèves les plus mauvais sont les meilleurs guides de leurs maîtres; voir page 35. Je n'irais pas cependant jusqu'à attendre et souhaiter les fautes pour enseigner une nouvelle règle de syntaxe, comme le fait supposer l'auteur page 60; mais, par contre, je regrette que, dès la page 48, six ou sept élèves, les derniers de la classe, soient sacrifiés au reste, alors que leurs maladresses mêmes peuvent servir à consolider les connaissances des mieux doués, que ces derniers devraient plutôt être appelés à l'aide de leurs camarades plus lourdauds; la maturité des uns ne se distingue pas tant de la faiblesse des autres et l'on ne peut, dès la première année, avant la fin du premier mois, exclure un élève de la participation à une classe.

La subordination des exercices écrits aux exercices oraux (page 44) est un principe dont s'inspirent presque nécessairement les professeurs, peut-être jusqu'en quatrième inclusivement. En sixième, toutes nos classes sont des classes de direction de travail, si elles sont bien faites. Cependant, faut-il entendre par là que l'exercice à faire hors de la classe doit être ébauché en classe et cette subordination signifie-t-elle une diminution du travail personnel de l'élève? Si c'est ainsi qu'il faut la comprendre avec M. Bezard, je la trouve fâcheuse. Mais il y a aussi subordination quand le devoir n'est pas long, quand on demande à l'enfant de

travailler par écrit, exactement comme il travaille oralement en classe, sur des textes différents, nouveaux, mais présentant les mêmes difficultés. En ce cas, la subordination respecte l'effort personnel, le guide et l'encourage. Reste à savoir, il est vrai, quel travail on peut ainsi demander aux enfants, hors de la classe comme en classe.

Avec M. Bezard, marquons le rôle des tableaux et des cadres. Il est bon que les connaissances nouvelles viennent se caser pour ainsi dire dans un ensemble connu d'avance, que l'enfant voie, comme d'un coup d'œil, les rapports entre ce qui s'ajoute et ce qui est déjà acquis, qu'il attende en quelque sorte la leçon d'aujourd'hui et celle de demain. Je m'étonne même de ne pas trouver plus de tableaux dans le manuel de M. Bezard, par exemple pour la formation des temps, et je souhaiterais que les tableaux qu'il présente fussent parfois plus rigoureux et plus complets; ainsi pour la troisième déclinaison, substantifs et adjectifs, etc.

Sur certains points de détail, j'aurais quelque scrupule à suivre M. Bezard.

Il me paraît dangereux de faire donner une traduction après chaque cas dans la récitation des déclinaisons, p. 18; c'est un moyen certain pour amener les enfants à traduire : j'ai vu des fleurs, « vidi rosarum ». Ce qu'il faut, c'est qu'au cas soit liée l'idée d'un rôle principal et que, dans les récitations, l'enfant dise par exemple : génitif, complément d'un nom : « rosarum », etc. Pour le dire en passant, ce n'est pas en une leçon que M. Bezard aura appris à ses élèves à distinguer l'article partitif *des* — il désigne par là le pluriel de l'article indéfini *un* — de l'article complément *des* — il désigne ainsi le pluriel de l'article défini contracté *du*, dans lequel l'article garde sa valeur comme la proposition, p. 20 —; quelques interrogations sur les articles français auraient vite fait déchanter M. Bezard; ce sont les rôles des noms que distinguent ses élèves et cela suffit d'ailleurs pour le latin. Dans le même ordre d'idées, il est inutile de faire traduire des mots séparés comme p. 19; ils ne jouent pas de rôle, ils n'ont pas de sens au point de vue de la traduction latine; les exercices latins, même dès le début, ne peuvent être formés que de phrases; dans des interrogations orales réciproques les élèves peuvent se demander : rose, génitif pluriel, etc., et il est facile d'imaginer de petits jeux en ce sens. Pour les adjectifs, il n'est pas plus long, mais beaucoup plus sage de faire citer les trois nominatifs et les trois génitifs, même quand ils se ressemblent, contrairement à ce qui est marqué tableau I; sinon, en cinquième, demandez à un élève moyen le féminin de *prudens*, il répondra immanquablement *prudenta*. De plus, la répétition d'un génitif comme *ejus* est très utile pour le faire retenir et pour faire retenir en même temps le datif *ei*, car ces deux formes se lient généralement dans l'esprit des enfants. Il est bon aussi de faire citer le genre de tous les noms, car les élèves ne peuvent savoir d'avance les genres qui

font difficulté; il faut que le genre fasse pour eux partie du signalement du nom; une habitude ne peut être prise si l'on commence par admettre des dérogations. J'insiste, car la définition donnée de la déclinaison p. 15 peut faire croire que tous les noms de la première déclinaison sont du féminin, tous ceux de la deuxième du masculin. La règle donnée pour la formation des comparatifs et superlatifs, p. 99, n'est pas heureuse; car le cas en *-i*, à la troisième déclinaison, n'appartient pas au signalement de l'adjectif donné dans le lexique ou par l'élève; il faut partir de ces formes principales, comme pour les temps des temps principaux uniquement, sinon les élèves ne comprennent plus l'intérêt particulier qu'il y a à citer ces formes; la règle donnée est un exemple de fausse simplification. Pour les temps principaux des verbes, je trouve préférable de citer l'infinitif après les deux formes de l'indicatif, parce que le radical est toujours le même — sauf *volo*, *sum*, *eo*, et encore? —, puis le parfait et le supin; les élèves trouvent souvent avec peine l'infinitif, faute de ce groupement. Naturellement, on prend l'habitude de citer les temps principaux au fur et à mesure qu'on les apprend; donc, d'après l'ordre indiqué plus haut, on cite d'abord *amavi*, puis *amo*, *-as*, *-are*, *-avi*, et enfin vers la quatorzième semaine après celle de la rentrée *amatum;* dans ces conditions, il n'y a aucun inconvénient à donner les temps de *tollo*, contrairement au scrupule exprimé p. 66, note 1. En citant les temps principaux chaque fois qu'il rencontre un verbe, l'élève apprend notamment avec sûreté la deuxième personne du singulier déponente de l'indicatif présent de la troisième conjugaison : *sequeris*, *pateris*. Dans le tableau III, *quicumque* n'est pas distingué de *quivis*, etc., comme relatif; l'élève s'en servira pour traduire *quelconque* et vice versa; le tableau des indéfinis, d'ailleurs, n'est qu'une énumération; ne pourrait-on distinguer : 1° les plus indéfinis; 2° le plus employé; 3° celui qui est employé dans une proposition négative; 4° le moins indéfini? De même, distinguer *quisque* de *unusquisque*. Dans la traduction de la défense, p. 125, on peut s'étonner que ce soit le subjonctif présent qui soit proposé pour la deuxième personne et que les formes *noli*, *nolite* ne soient pas citées, alors qu'elles sont si commodes et évitent les confusions entre *dixerim*, *dicas* et *ne dixeris*. Dans la liste des compléments du tableau III règne une certaine confusion : ainsi l'élève trouve parmi les compléments d'objet le complément d'attribution et l'emploi des deux datifs : *hoc erit tibi dolori*, sans que le second soit analysé ni expliqué; parmi ces mêmes compléments, il trouve aussi le complément d'abondance, les compléments d'origine et d'agent, qui devraient se trouver après *equestri genere ortus*, de moyen : *maerore conficior*, qui devait prendre place après *ferire gladio;* confusion aussi dans les compléments circonstanciels, — terme qui, d'ailleurs, est ici inutile. — Dans cette question, pour suivre un ordre utilisable, il faut partir des rôles : l'objet, ses traductions en latin, etc.; puis signaler les

rapports que les Latins ne comprennent pas comme les Français : *petere beneficium ab aliquo, minari mortem alicui*, etc.; enfin revoir ces questions en partant des cas latins, en expliquant pour l'accusatif, le datif, le ou plutôt les ablatifs, le rapport essentiel exprimé et les rapports dérivés. La leçon sur le réfléchi, p. 272, serait plus claire si, au lieu de partir de l'inconnu *suus, ejus*, on partait du connu : l'adjectif appartient à une proposition principale, renvoie au sujet, etc.; il faut se mettre à la place de l'enfant qui fait un thème, sans oublier que, pendant les années de début, les élèves préfèrent le thème à la version, qu'ils le trouvent plus facile, parce que, justement, il part du connu. Il n'y a pas lieu de parler de compléments directs et indirects pour le latin, comme p. 50, puisqu'on ne tient pas compte de la construction avec ou sans préposition, mais uniquement des rôles. Il vaut mieux dire toujours conjonction de coordination et conjonction de subordination, et non conjonction, comme p. 187, pour habituer les enfants à distinguer les mots invariables; cette distinction est la clef des analyses, etc. Enfin, je constate quelques lacunes : rien sur la deuxième personne : *legĕris, capĕris*, rien sur « beaucoup de » et les locutions adjectives exprimant en français la quantité et le nombre indéfinis, rien sur l'emploi du participe passif en *-dus* remplaçant un infinitif actif français, etc.

Mais ce sont là des détails, et ils ne doivent pas nous faire perdre de vue l'intérêt principal du livre de M. Bezard, qui est d'éveiller, de provoquer notre réflexion pédagogique. A le lire attentivement, je me suis trouvé amené à diverses observations qui dépassent le cadre d'un compte-rendu sommaire; je me propose de les grouper dans un prochain article.

G. Leprince.

L'IMPRIMEUR-GÉRANT : DAUPELEY-GOUVERNEUR A NOGENT-LE-ROTROU.

COLLÈGE DE FRANCE
ANNEXE
Instituts d'Asie

LIBRAIRIE ANCIENNE ÉDOUARD CHAMPION
5, QUAI MALAQUAIS, PARIS (VI^e^)

UNION ACADÉMIQUE INTERNATIONALE

BULLETIN DU CANGE

ARCHIVVM

LATINITATIS MEDII AEVI

CONSOCIATARVM ACADEMIARVM AVSPICIIS CONDITVM

Bulletin destiné aux collaborateurs du Dictionnaire du latin médiéval

Tome II, 1925. 4 fascicules par an . . . . . 25 fr.

C. SUETONI TRANQUILLI

DE GRAMMATICIS ET RHETORIBUS

Edidit apparatu et commentario criticis instruxit
RODNEY POTTER ROBINSON

In-8° raisin, 80 pages . . . . . 24 fr.

TIBULLE
ET
LES AUTEURS DU CORPUS TIBULLIANUM

PAR **L. PICHARD**

Édition critique précédée d'un Abrégé de la méthode de critique verbale de Louis Havet

1924, in-8° raisin, XLVI-180 pages . . . . . 30 fr.

PAUL COUISSIN
DOCTEUR ÈS LETTRES, AGRÉGÉ DE L'UNIVERSITÉ

LES ARMES ROMAINES

Essai sur les origines et l'évolution des armes individuelles du légionnaire romain

Avant-propos de SALOMON REINACH, membre de l'Institut

In-8° raisin, XLV-550 pages, illustré de 191 fig. et 6 planches. . . 35 fr.

Très importante étude d'ensemble sur l'**Histoire de l'armement romain**

Ouvrage bien illustré et complété par un index alphabétique de 25 p.

Ouvrage indispensable aux archéologues et conservateurs de musées

COLLECTIONS GUILLAUME BUDÉ
95, BOULEVARD RASPAIL, PARIS (VI^e^) R. C. 17.053

AUTEURS LATINS

Ouvrages récemment parus :

COLLECTION DES UNIVERSITÉS DE FRANCE

	Texte et trad.	Texte seul	Trad. seule
CÉSAR. Guerre des Gaules. — Tome I, par L.-A. CONSTANS	20 fr.	13 fr.	12 fr.
Ex. num.	41	27	25
SÉNÈQUE. Des Bienfaits. — Tome I, par F. PRÉCHAC	20	13	12
Ex. num.	41	27	25
CICÉRON. Discours. — Tome X, par BORNECQUE et BAILLY	12	9	7
Ex num.	25	17	15

COLLECTION D'ÉTUDES ANCIENNES

HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE LATINE CHRÉTIENNE, par Pierre DE LABRIOLLE (2^e^ édition). . 30
RÈGLES POUR ÉDITIONS CRITIQUES, par Louis HAVET (2^e^ édition) 4
LA LOUVE DU CAPITOLE, ouvrage illustré, par J. CARCOPINO 7
SÉNÈQUE PROSATEUR. Études littéraires et grammaticales sur la prose de Sénèque le Philosophe, par A. BOURGERY 20
LE THÉATRE DE SÉNÈQUE, par Léon HERMANN. 40
OCTAVIE. « Tragédie prétexte », par Léon HERMANN. 18
BUFFON. Discours sur le style, texte français avec version latine, par J.-A. NAIRN 4
ÉTUDE SUR LE STYLE DES DISCOURS DE CICÉRON, avec une esquisse de l'histoire du « Cursus », par L. LAURAND, 2^e^ édition, revue et corrigée. Tome I 10

NOUVELLE COLLECTION DE TEXTES ET DOCUMENTS

GLOSSARIA LATINA iussu Academiae britannicae edita.
Vol. I. **Glossarum Ansileubi sive librum glossarum** ediderunt LINDSAY, MOUNTFORD, WHATMOUGH . 90
Vol. II. **(Arma, Abavus, Philoxenus)** ediderunt LINDSAY, AUSTIN, LAISTNER, MOUNTFORD . . . 50

COLLECTION DE COMMENTAIRES D'AUTEURS ANCIENS

LUCRÈCE. De la nature. Commentaire. — Tome I, par ERNOUT et ROBIN 25
LUCRÈCE. De la nature. Commentaire. — Tome II, par ERNOUT et ROBIN 25

COLLECTION D'ÉTUDES LATINES

PUBLIÉE PAR LA SOCIÉTÉ DES ÉTUDES LATINES

I. **LA LINGUISTIQUE ET L'ENSEIGNEMENT DU LATIN**, par J. MAROUZEAU 3

NOGENT-LE-ROTROU, IMPRIMERIE DAUPELEY-GOUVERNEUR.

REVUE

DES

ÉTUDES LATINES

PUBLIÉE PAR LA

SOCIÉTÉ DES ÉTUDES LATINES

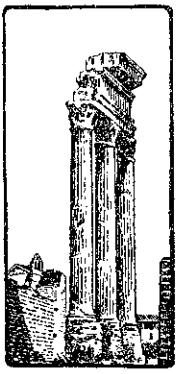
SOUS LA DIRECTION DE

J. MAROUZEAU

DIRECTEUR D'ÉTUDES A L'ÉCOLE DES HAUTES ÉTUDES

4e ANNÉE

Fascicule III — Juillet-Décembre 1926



PARIS

SOCIÉTÉ D'ÉDITION
« LES BELLES-LETTRES »
95, BOULEVARD RASPAIL (VIe)

LIBRAIRIE ANCIENNE
HONORÉ CHAMPION
5, QUAI MALAQUAIS (VIe)

1926

UNIVERSITÉ
INST
de CIVIL
IND
FACULTÉ